Sandy Tolan

Le Pouvoir de la musique

Une enfance entre pierres et violon en Palestine

Traduit de l'anglais par Jean Philippe Rouillier en collaboration avec Catherine Boussard et Bernard Devin

Riveneuve

Photo de couverture : © Didier Bizet

Cartes : © Gary Antonetti, Ortelius Design

Les lignes du poème « Enfants lanceurs de pierres » sont tirées du livre *On Entering the Sea: The Erotic and Other Poetry of Nitzar Qabbani*, publié par Interlink Publishing Group, Inc. © Nitzar Qabbani, 1980, 1986, 1995.

L'ouvrage a initialement été publié aux États-Unis aux éditions Bloomsbury (New York) sous le titre *Children of the Stone, the Power of Music in a Hard Land* en 2015, et en édition de poche en 2016.

Auteur : © Sandy Tolan, 2015
Traduction : © Jean-Philippe Rouillier, Catherine Boussard, Bernard Devin, 2019

La publication française a reçu le soutien de l'association Al Kamandjâti (Angers / Ramallah).

ISBN : 978-2-36013-576-9
© Riveneuve 2019
85 rue de Gergovie
75014 Paris
www.riveneuve.com

Sandy Tolan

Le pouvoir de la musique

Une enfance entre pierres et violon en Palestine

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Philippe Rouillier
en collaboration avec
Catherine Boussard
et Bernard Devin

≈Riveneuve

Avec de simples cailloux dans leurs mains,
ils étourdissent le monde,
et viennent à nous comme des prophètes.
Débordants d'amour et de colère,
ils défient et renversent,
pendant que, tel un troupeau frigorifié,
nous tremblons face aux mauvais temps.

Nizar Qabbani, « Enfants Lanceurs de Pierres »

fin à une longue occupation. Près de la frontière israélienne, père et fils s'étaient lancé un défi : jeter des pierres sur un poste de garde israélien abandonné, choisi comme cible. Pour les partisans de la cause palestinienne, c'était une façon, pour Edward Said, d'afficher sa solidarité avec la résistance historique de l'Intifada. Plus tard, il était revenu sur ce « geste, symbole de la joie causée par la fin de l'occupation », ajoutant : « une pierre lancée dans un endroit vide mérite à peine qu'on y repense. » Mais pour ceux, nombreux, qui le critiquaient, tant en Israël que dans les organisations juives américaines, le professeur de Columbia était en train de préconiser la violence. Les critiques de droite avaient qualifié l'écrivain de « professeur de la terreur » ; l'Organisation sioniste des États-Unis en appelait aux autorités de l'université pour qu'il soit sanctionné. L'université refusa.

❖

Fin décembre 2000, à Angers, pendant les vacances de Noël, Ramzi suivait les nouvelles de son pays natal presque toutes les heures. Le 1er janvier 2001, des bombes faisaient exploser trois voitures à Netanya, près de Tel-Aviv, projetant du verre et des éclats de métal ; des personnes avaient été soufflées par l'explosion. Bilan : plus de trente Israéliens blessés. C'était la quatrième attaque de ce type en six semaines et elle marquait un changement dans la stratégie des groupes militants palestiniens qui, avant la vague actuelle d'attentats, n'avaient mené que quatre attaques similaires au cours des deux années passées. Après les semaines de retenue relative suivant le déclenchement de la deuxième Intifada, les groupes islamiques militants du Hamas, du Jihad islamique et de la Brigade des martyrs d'Al Aqsa, l'une des branches militaires de l'OLP, avaient déclenché ce que certains ont appelé « l'arme du faible » : l'attentat suicide. Au cours de l'année à venir, trois douzaines d'attaques de ce type, la plupart dirigées contre des civils, feraient au moins quatre-vingt-quinze morts, et plus de mille blessés, parmi les Israéliens. Les explosions du Nouvel An étaient liées au Hamas, même si certains membres du gouvernement israélien avaient accusé Yasser Arafat, réclamant la suspension des pourparlers de paix de dernière minute qui avaient lieu à Taba, en Égypte, pendant les derniers jours de l'administration Clinton, début janvier 2001. Alors que les pourparlers échouaient et que la présidence Clinton allait céder la place à celle de George W. Bush, Ariel Sharon fut élu Premier ministre israélien dans une élection gagnée haut la main. Il se mit alors à intensifier les incursions en territoire palestinien.

Ramzi appelait à la maison presque tous les jours. L'armée israélienne était revenue à Al Amari, cette fois accompagnée de chars d'assaut et, parfois,

d'hélicoptères de combat Apache de fabrication américaine, deux éléments qui n'étaient pas intervenus pendant la première Intifada. Parfois, Ramzi les entendait au téléphone. Toute la famille avait du mal à dormir. Avec les chars israéliens à l'entrée du camp, et les soldats qui passaient de nouveau les maisons au peigne fin, Sido avait peur d'un raid aléatoire à tout moment. L'armée avait repris le bâtiment en pierre de quatre étages à l'entrée du camp et placé des tireurs d'élite sur son toit. Rami racontait que plusieurs jeunes du camp étaient morts. Un voisin avait pris les armes et avait été abattu par des soldats, un marchand de produits locaux avait été abattu par un tireur d'élite alors qu'il sortait un fruit de sa poche.

Les soldats eux-mêmes racontaient comment ils fonçaient sur les maisons avec les bulldozers, comment ils tabassaient des enfants de huit ans, ou menottaient des adolescents pendant des heures jusqu'à ce que leurs mains deviennent bleues, ou comment ils provoquaient des fidèles en prière en jetant des bombes de gaz lacrymogène dans les mosquées. Certains de ces actes étaient le fait de soldats terrifiés ou en colère, qui cherchaient à se venger après des vagues d'attentats-suicides, ou qui étaient excédés par les enfants et les jeunes des villages qui passaient leur temps à les caillasser. Pourtant, les soldats reconnaissaient aussi qu'une grande partie de leurs actes étaient commis sur ordre, pour intimider la population locale. En langage militaire, on appelait ça une « démonstration de présence » ; par exemple « tirer en l'air, lancer des bombes assourdissantes, des fusées éclairantes ou des bombes lacrymogènes, procéder à des perquisitions et des ratissages au hasard, interroger les passants » selon un rapport contenant des témoignages oculaires de militaires. « Une partie importante des actions offensives des FDI (Forces de Défense Israéliennes) ne vise pas à empêcher un acte de terrorisme spécifique, mais plutôt à punir, dissuader ou renforcer le contrôle sur la population palestinienne. »

« Les tireurs d'élite sont partout, tirant sur tout ce qui bouge », dit Rami à son frère. Il avait repris le travail de Ramzi en nettoyant les appareils du centre de fitness, mais ces temps-ci, il était difficile de se rendre au travail. Pour Ramzi, être en sécurité, loin des lignes de front, n'offrait pas de soulagement. Chaque fois qu'il raccrochait le téléphone, il sentait monter en lui une vague de regrets de ne pas être à la maison. Pour se sentir plus près du terrain, il affichait des coupures de presse ou des images des *shuhada*, ou martyrs, sur ses murs, et participait à des manifestations régulières parrainées par des groupes locaux de soutien aux Palestiniens.

❖

À l'automne 2000, Ramzi et Ramadan étaient entrés en troisième année au Conservatoire. Vivant si loin, ils s'inquiétaient de la sécurité de leur famille et de leurs amis en Palestine. Par nostalgie et par solidarité, ils se mirent à jouer de la musique arabe dans la cour du Conservatoire. Ils voulaient représenter leur culture, pour « donner une idée de qui nous étions ». Les élèves se rassemblaient autour d'eux, posant des questions, montrant du doigt le bouzouki de Ramzi et la darbouka de Ramadan, tambour en forme de gobelet avec un son moyen-oriental clair et caractéristique. Bientôt un clarinettiste, Matthieu, les a rejoints. Deux sœurs adolescentes, Sophie et Sarah, juives françaises qui portaient l'Étoile de David sur leurs colliers, ont apporté leur violon et leur violoncelle. Ramzi se disait que l'une des sœurs avait le béguin pour Ramadan. Les sœurs ont invité Ramzi et Ramadan dans un restaurant libanais pour les aider à se sentir chez eux en France. À eux quatre, ils ont fondé un petit ensemble, jouant de la musique classique arabe en récital au Conservatoire. Avec Ramzi au bouzouki, Ramadan aux percussions et leur ami Sedi à l'alto, ils ont initié les filles à la musique inspirée des *Mille et une Nuits*.

Cet automne-là, les bourses d'études de Ramzi et de Ramadan furent supprimées, ce qui signifiait une perte mensuelle d'environ six cents euros chacun. Ramadan trouva un boulot comme plongeur. Ramzi enseignait les percussions à vingt étudiants, mangeait à crédit au restaurant libanais et avait une ardoise mensuelle au Bar du Centre, où il prenait des demi-tasses de café en fumant ses Gauloises. Pour compléter leurs revenus, les deux copains se mirent à jouer dans les clubs d'Angers. Le soir, ils retrouvaient un ami marocain et d'autres batteurs africains pour des séances de percussions improvisées. Ils commençaient à 22h00 à marteler des rythmes orientaux et africains sur la darbouka et le djembé, regardant la foule s'éclater en buvant du Comba, boisson africaine verte et lumineuse faite de rhum, de citron vert et de menthe – une sorte de mojito africain, mais en plus puissant. « Si les percussions étaient bonnes, les filles se mettaient à danser », se souvient Ramadan. « Avec les filles en sueur, on pouvait continuer à jouer pendant deux ou trois heures. » La musique, les rythmes palpitants et les rencontres aidaient Ramzi et Ramadan à progresser plus rapidement en français. À l'aube, ils dormaient quelques heures, puis regagnaient le Conservatoire d'un pas incertain.

❖

Un jour, une jeune chanteuse de seize ans, étudiante en musique classique ancienne, est venue dans la cour pour voir les deux Palestiniens et leurs amis jouer de leurs instruments exotiques. Ramzi a reconnu Jessie Nguenang de

la chorale, où sa voix de soprane puissante, qui montait très haut, se distinguait parmi des élèves du Conservatoire. « Tu veux apprendre à chanter de la musique arabe ? » lui a demandé Ramzi pendant une pause.

« Pourquoi pas ? » a répondu Jessie. Fille d'immigrants africains, Jessie avait des cheveux qui tombaient en boucles noires et serrées sur ses épaules. En plus de sa beauté, elle arborait un large sourire et une attitude chaleureuse. Elle était ouverte et curieuse. Jessie apprenait à jouer de ses propres instruments « exotiques » – le luth, la flûte à bec et les flûtes de la Renaissance – et se rappelait comment Ramzi l'avait un jour arrêtée pour lui poser des questions sur chaque instrument. « Dis-moi tout », avait dit Ramzi avec empressement. « Parle-moi de la musique. Parle-moi des instruments. »

Jessie et Ramzi se mirent à répéter sur les marches de la cour.

« *El-bint el shalabiya* », chantait Ramzi sans se lasser, grattant doucement son bouzouki pendant que Jessie faisait écho aux mots en griffonnant dans son cahier. Les paroles étaient issues du folklore arabe, d'une chanson rendue célèbre par la légendaire chanteuse libanaise Fairouz. Elle racontait l'histoire d'amour d'une belle fille aux yeux en forme d'amandes.

Ramzi avait une stratégie : Jessie, qui n'avait jamais parlé un mot d'arabe, apprendrait Fairouz pour pouvoir jouer avec Dalouna, le nouveau groupe arabo-français qu'il venait de monter avec Ramadan. Jessie était française, d'origine camerounaise, et elle comprenait que Ramzi aimait l'idée de mélanger les musiques, les cultures et les langues. Elle appelait cela « le melting-pot de l'ethnicité ». Elle savait que Ramzi aurait pu trouver des chanteurs de la communauté arabe d'Angers, mais il était peu probable qu'ils aient pu égaler le talent lyrique de Jessie.

Dans les mois qui ont suivi, Jessie a écrit son propre code phonétique pour se souvenir des paroles : elle les transposait de l'arabe qu'elle entendait, au français qu'elle écrivait, et de nouveau à l'arabe qu'elle chantait. Pendant ce temps, Ramzi et Ramadan complétaient l'équipe de Dalouna : Ramzi au bouzouki, Ramadan à la darbouka, Matthieu à la clarinette, et une autre élève, Carla, au violon. Plus tard, Ramzi recruta un musicien de rue, Julien Leray, dont le répertoire comprenait les chanteurs de blues et de jazz américains, tels Robert Johnson, Nina Simone, Ray Charles et les Mills Brothers. Finalement, Ramzi décida que Jessie était prête, du moins pour le public francophone.

Cinquante ou soixante personnes se sont rassemblées dans un club local qui s'appelait L'Étincelle. Sur la petite scène, Jessie éclairée par les projecteurs s'est approchée du micro. « *El-bint el shalabiya* », chantait-elle dans son arabe teinté de français, reprenant Fairouz et se transportant dans un autre monde.

C'est ainsi que Jessie a inauguré la première représentation de l'ensemble Dalouna au complet.

Bientôt, Ramzi organisa des concerts pour Dalouna à travers la France. Sur scène, il exposait son projet d'apporter la musique aux enfants de Palestine. Au début, l'idée était vague ; il s'agissait plutôt de musique et de concerts. Mais face à l'enthousiasme du public, il a commencé à voir son école de musique comme une réalité possible.

❖

Le 5 mars 2002, au milieu d'une autre vague d'attentats suicides palestiniens, le Premier ministre israélien Ariel Sharon a annoncé une nouvelle offensive militaire en Cisjordanie. « Nous menons une guerre difficile face à un ennemi cruel et sanguinaire », a déclaré Sharon. Pour lui, Yasser Arafat était un « patriarche de la terreur » et il a ordonné des frappes de missiles sur le complexe de l'Autorité Palestinienne d'Arafat, à Ramallah. Sharon établissait un lien entre la situation difficile en Israël et la guerre mondiale contre le terrorisme, suite aux attaques du 11 septembre à New York et à Washington. « Les Palestiniens doivent être frappés et cela doit être très douloureux, déclarait Sharon. Nous devons leur causer des pertes, faire des victimes, pour qu'ils paient le prix fort. »

Ces commentaires suscitèrent une réprobation, rare de la part de Washington, où le secrétaire d'État Colin Powell essayait de préserver les perspectives d'un accord de paix. « Vous déclarez la guerre aux Palestiniens et vous pensez que vous pouvez résoudre le problème en voyant combien de Palestiniens peuvent être tués, mais je doute que cela vous conduise quelque part », déclara M. Powell à un comité de la Chambre des Représentants des États-Unis, Sharon « doit réviser sa politique ».

Trois semaines après le discours de Sharon, le Hamas envoya dans un hôtel de Netanya un Palestinien de 25 ans, Abd Al-Baset Odeh. Déguisé en femme, il est passé devant la sécurité et s'est fait sauter. Trente personnes sont mortes, la plupart au milieu d'un repas de fête juive. Certaines des victimes étaient des survivantes de l'Holocauste. « Tant qu'il y aura de l'occupation, il y aura de la résistance », a déclaré un porte-parole du Hamas, tout en réfutant l'idée que l'attentat à la bombe était une tentative de saper la nouvelle proposition de paix récemment lancée par l'Arabie Saoudite.

Deux jours après l'attentat de la Pâque juive, les FDI ont rappelé trente mille soldats réservistes. Des chars, des bulldozers blindés et des hélicoptères d'attaque de fabrication américaine encerclèrent les villes et villages palestiniens, désormais considérés comme des « zones militaires fermées ». Les

militaires décidèrent d'un couvre-feu, 24 heures sur 24 ; les contrevenants seraient abattus à vue. Les soldats effectuaient des perquisitions de maison en maison, utilisant des haut-parleurs pour convoquer les hommes âgés de quinze à quarante-cinq ans. En cinq semaines, sept mille Palestiniens furent arrêtés, dont beaucoup en vertu de l'ordonnance militaire 1500, qui permettait l'incarcération sans avocat, sans défense légale, ni présence familiale. Les autorités interdisaient les déplacements des journalistes et des travailleurs humanitaires internationaux, entravant ainsi l'assistance médicale et rendant impossible l'évaluation précise des pertes. En avril, des missiles tirés par des hélicoptères Apache rasèrent des centaines de bâtiments palestiniens, notamment des bureaux appartenant au gouvernement, des écoles et des maisons privées. En deux mois, près de 500 Palestiniens furent tués. On comptait plus de 1 400 blessés et quelque 875 maisons détruites, laissant 17 000 Palestiniens sans abri.

L'objectif déclaré de l'opération Bouclier de Défense, a annoncé Sharon à la Knesset israélienne, était « d'appréhender et d'arrêter les terroristes », de « confisquer les armes » et de « cibler et d'empêcher de nuire quiconque prendrait les armes ». Cependant, l'étendue des destructions suggérait que Sharon était déterminé non seulement à éradiquer les militants, mais aussi à détruire toute émergence d'une société palestinienne libre.

Depuis son bureau de New York, Edward Said écrivait : « De quelle manière les actions suivantes permettent-elles de lutter contre le terrorisme : destruction du ministère de l'Éducation et confiscation de ses archives ainsi que la municipalité de Ramallah, le Bureau central des statistiques, divers instituts spécialisés dans les droits civils, la santé, le développement économique, des hôpitaux, des stations de radio et de télévision ? N'est-il pas clair que Sharon est déterminé non seulement à briser les Palestiniens, mais aussi à les éliminer en tant que peuple doté d'institutions nationales ? »

Début avril 2002, les troupes israéliennes, soutenues par des bombardements aériens et des dizaines de chars et de bulldozers, assiégèrent le camp de réfugiés de Jénine, déclarant que c'était un centre de planification et d'opérations pour les attentats suicides. Les soldats, dont beaucoup étaient des réservistes temporaires rappelés après l'attentat de la Pâque juive, se heurtèrent à une résistance acharnée et inattendue de la part de combattants postés dans les ruelles étroites, tombant parfois sur un enchevêtrement de fils reliés à des explosifs. Le 9 avril, des soldats israéliens se heurtèrent à une embuscade tendue par un kamikaze. Bilan : treize morts parmi les soldats. « Ce groupe d'auteurs d'attentats suicides a refusé de se rendre », a déclaré le général Yitzhak Eitan, commandant des FDI en Cisjordanie. « Nous continuerons à faire en sorte que ce camp se soumette » Les bulldozers blindés

Caterpillar D9 ont alors écrasé des rangées de maisons palestiniennes, enterrant des combattants vivants ainsi que des civils incapables de quitter leurs maisons à temps. Au total, on estime à cinquante-deux le nombre de Palestiniens tués lors de la bataille de Jénine.

Pendant plusieurs jours, les FDI ont refusé de laisser passer les ambulances ou le personnel médical, malgré les rapports faisant état de corps en décomposition et la crainte de voir des maladies se propager. Et ce, malgré les appels répétés des Nations Unies. Pendant ce temps, les autorités militaires ont coupé l'électricité à l'hôpital de Jénine. Quelques jours plus tard, Israël refusait de coopérer à une enquête de l'ONU sur ce qui s'était passé à Jénine. Face à ce refus, les Nations Unies ont renoncé à l'enquête.

❖

Alors que les opérations militaires israéliennes réduisaient en ruines une grande partie de la Palestine, Ramzi et Ramadan emmenaient Dalouna sur les routes de France. Le week-end, ils jouaient à Angers, Paris, Toulouse ou au Mans, interprétant un mélange de musique arabe imprégnée de français, pour des concerts de bienfaisance, souvent en collaboration avec des groupes militants. Ramzi appelait les journaux locaux et les musiciens sensibles à la cause ; le bouche-à-oreille faisait le reste. Ramzi et Ramadan produisirent le premier CD de Dalouna sans argent. Ramzi avait réussi à convaincre le studio d'attendre, pour le paiement, que les CD soient pressés et puissent être vendus à la fin des concerts. Cette stratégie a également alimenté la production d'un deuxième CD.

Sur scène, Ramzi exposait son rêve d'école de musique pour les enfants vulnérables de Palestine, dans les villages et les camps de réfugiés. « Je veux montrer à ces enfants qu'il y a autre chose que la guerre et l'occupation. » Pour illustrer ce qu'il disait, il projetait la photo bien connue où, enfant, il était en train de jeter des pierres.

Cependant, il devenait évident que Ramadan, qui n'avait pas d'image à faire circuler et qui n'était pas convaincu par le projet, était de plus en plus mal à l'aise. Les tensions entre les deux vieux amis étaient de plus en plus visibles. Ils avaient cofondé Dalouna, mais pour l'essentiel, c'était Ramzi qui recrutait les musiciens, choisissait la musique, faisait les démarches pour organiser les concerts, et gérait la publicité. À la fin des soirées, il passait rapidement d'une conversation à l'autre, serrant les mains, griffonnant des noms et des numéros de téléphone qui pourraient s'avérer utiles un jour. Il était agacé de voir Ramadan avec sa barbichette et sa queue-de-cheval, bavarder en riant avec d'autres musiciens. « Il y a un réseau à construire,

Ramadan », disait-il sans ménagement, « et c'est moi qui dois tout faire ! » Grâce ses efforts, les réservations ont commencé à s'étendre, au-delà des frontières sur Bruxelles, Londres, Genève et d'autres parties de l'Union Européenne.

Alors que les deux amis voyageaient à travers l'Europe, leurs camarades de groupe voyaient se confirmer une distance croissante entre eux. Ils se parlaient moins, ils n'élaboraient plus de stratégie comme ils l'avaient fait lors de la fondation de Dalouna. Ramadan pensait que le groupe n'avait pas été créé pour aider Ramzi à réaliser son rêve et considérait que celui-ci avait récupéré Dalouna.

L'émergence de Ramzi en tant que leader de fait de Dalouna avait également un impact sur le plan personnel. La gestion de toute la logistique lui pesait. Parfois il se sentait accaparé, et ses collègues musiciens le considéraient de plus en plus comme l'opposé de Ramadan. Avec ses airs de bohème, et sa bonté spontanée, celui-ci semblait vivre selon le vieil adage arabe : « Laissez-moi vivre aujourd'hui ; vous pourrez me tuer demain. » Quant à Ramzi, il jonglait entre ses rôles de musicien, producteur, manager de tournée, publicitaire et exilé d'une Palestine en guerre. Il s'éloignait de plus en plus de ses collègues musiciens. « Il était tracassé, stressé, et passait son temps à réfléchir », se souvient Julien Leray, musicien au sein du groupe. Mais pour Julien, ça ne suffisait pas à expliquer entièrement pourquoi Ramzi prenait ses distances. « D'autres musiciens venaient du même pays, dit-il, et ils n'étaient pas dans cet état d'esprit. Ramzi, je ne le connaissais pas très bien. Je n'ai jamais vraiment eu une discussion profonde avec lui sur la vie. Il est très difficile de le connaître vraiment. »

❖

François Hetsch perdait patience avec Ramzi. Il voyait les effets des tournées sur son élève, et il voulait qu'il s'engage davantage dans une pratique classique et dans la répétition méticuleuse, face à un métronome, qui le mènerait à un niveau supérieur. « Ramzi, tu passes ton temps à faire des raccourcis », lui reprocha un jour, son professeur, alors qu'il faisait glisser ses doigts le long du manche. « Tu as l'impression de connaître le morceau, mais tu ne le connais pas vraiment. Tu dois aller plus en profondeur. » François Hetsch croyait que Ramzi avait des dons instinctifs remarquables en matière de musique, mais que faute de pratique rigoureuse, à raison de six ou sept heures par jour, son élève ne serait jamais l'altiste qu'il pouvait devenir. « Tu dois faire preuve de modération, essaie de dormir suffisamment. Tu dois être exigeant avec toi-même. »

Cependant, il pensait que quelque chose de plus profond retenait Ramzi. Ce n'était pas seulement le manque de sommeil et les tournées. Ramzi avait tendance à « prendre tout ce qui pouvait le blesser, tout ce qui pouvait l'affecter, tout ce qui pouvait le faire se sentir mal, et à le rejeter. » Cela contribuait, selon lui, à expliquer les raccourcis de Ramzi et ses mauvaises habitudes dans les cours. Pour bien jouer, un musicien doit donner sans réserve et sans chercher à se protéger. Ramzi était en partie charmeur, en partie « petit garçon blessé », toujours en train de se chercher des excuses pour ne pas passer assez de temps sur son alto : « Je suis palestinien, tu vas trop vite, je ne suis pas habitué à toutes ces façons de faire. Je pense à mon grand-père, je suis inquiet pour lui, je dois retourner en Palestine. » Le professeur voyait dans ces réponses une manière d'esquiver. Mais il y avait aussi quelque chose de plus profond : la peur d'être vulnérable.

Pourtant, certaines musiques – la plupart du temps dans des tonalités mineures – touchaient Ramzi et faisaient ressortir son talent. Jouer des morceaux comme le quatuor pour piano n° 1 en sol mineur de Brahms, le quintette *la Truite* de Schubert, ou la quatrième symphonie de Tchaïkovski, faisait tomber son armure.

Un après-midi du printemps 2002, vers la fin de sa quatrième année au Conservatoire, Ramzi se tenait aux côtés de son professeur dans la salle de cours surplombant le parc de Bellefontaine, occupé à jouer le premier mouvement en sol mineur de la Sonate d'Henry Eccles. Il comprenait maintenant qu'un morceau de musique était comme une histoire, et que le jouer avec sensibilité pouvait donner l'impression d'un voyage. Il sentait qu'il canalisait les intentions d'Eccles en chantant avec son alto, et jouait les larmes aux yeux.

Dans de tels moments, François Hetsch constatait qu'il jouait, s'écoutait jouer, et ressentait la musique en même temps. Alors, le temps s'arrêtait. Il y avait un silence dans la pièce. Ramzi s'était ouvert. C'était comme si tout ce qu'il avait vécu en Palestine – abandon, occupation, brutalité, sentiment de tout perdre – transparaissait dans sa manière de jouer. François Hetsch sentait enfin la vulnérabilité de Ramzi à travers son alto.

« Bon », dit le professeur quand son élève eut terminé de jouer. « Ce son est le tien. »

Il était convaincu que Ramzi pourrait atteindre un tel niveau de façon beaucoup plus régulière, et que malgré son désavantage initial – il n'avait touché un alto pour la première fois que six ans plus tôt, à l'âge de dix-sept ans – et à condition de travailler assez dur, le jeune palestinien pourrait se bâtir une carrière d'altiste classique en Europe. Peu à peu, cependant, François Hetsch comprenait que cela n'intéressait pas son élève : « Il a su très tôt qu'il ne ferait pas carrière dans ce domaine. J'en suis absolument certain. »

❖

Ramzi est rentré chez lui en juin 2002, s'envolant de Paris pour Amman, avant de se rendre par voie terrestre dans la vallée du Jourdain, où il traversa une Palestine occupée. La seconde Intifada n'était pas retombée. Les familles palestiniennes subissaient encore les effets de l'opération Bouclier de Défense, qui avait fait plusieurs centaines de morts. De leur côté, les Israéliens étaient encore sous le choc d'un nouvel attentat suicide qui avait fait seize morts en mai. Le Hamas l'avait revendiqué. Israël s'apprêtait à annoncer la construction d'une vaste barrière, qu'il appellerait barrière de sécurité.

Ramzi ne savait pas à quoi s'attendre quand il est arrivé à Al Amari. Malgré les dangers, il revenait déterminé à transformer en réalité son rêve de construire une école de musique dans une zone de guerre. Une fois passée la sécurité israélienne, il avait pris un taxi collectif qui s'en allait vers le nord-ouest, à l'abri de la chaleur accablante, vers les montagnes de Palestine. Il passa le poste de contrôle de Qalandia, étrangement silencieux à cause du couvre-feu imposé par l'armée. La route qui longeait les derniers kilomètres jusqu'à Ramallah, normalement pleine de voitures, de piétons, de vendeurs et de magasins débordant de meubles, de vêtements et de bonbons, était presque déserte. Au centre de Ramallah, dans Manara presque vide, il retrouva Rami et un cousin. Ils lui ont pris ses sacs pendant qu'il regardait autour de lui. Des voitures avaient été écrasées par des chars. Presque tous les bâtiments portaient des traces d'obus de 50 millimètres. Il y avait des éclats de verre dans tous les coins. Chez Sido, Ramzi vit les traces d'une nouvelle invasion de la maison par les soldats. Le cadre en verre protégeant l'affiche basque de Ramzi, avec le slogan AGORA INTIFADA, avait été brisé. La famille l'avait caché derrière des chaises, espérant qu'il ne remarquerait pas son absence.

Le Conservatoire National de Musique n'avait pas échappé aux incursions de l'armée. Pendant l'opération Bouclier de Défense des soldats israéliens avaient fait sauter la porte du Ma'had. Après leur passage, Nadia Abboushi, la professeure de piano qui avait accompagné Ramzi à Apple Hill cinq ans plus tôt, s'était frayé un chemin entre les classeurs renversés et les éclats de verre, pour entrer dans sa salle de musique. Elle y avait trouvé une grande étoile de David peinte à la bombe sur le mur. Sa reproduction encadrée du tableau de Renoir de 1892, *Jeunes filles au piano*, était par terre, écrasée.

Les couvre-feux israéliens imposaient de sévères restrictions à la circulation, rendant plus difficile pour Ramzi de tester son idée ; la plupart du temps, il ne pouvait même pas quitter le camp. Après avoir discuté de son

dilemme avec Rami, il s'est rendu compte qu'il pouvait étudier les perspectives de son école de musique sans quitter Al Amari.

Quelques jours après son arrivée de France, Ramzi s'est assis sur une chaise devant une classe du Centre de réadaptation, une petite école où des enfants handicapés et valides apprenaient ensemble. Il sourit aux enfants, son bouzouki sur les genoux. C'est dans ce même camp que, dix-sept ans plus tôt, il avait vu le professeur Khalidi ouvrir le cabinet magique rempli d'instruments de musique.

Ramzi regarda autour de la pièce les œuvres d'art collées sur les murs. Devant lui se trouvait un grand rouleau de papier de récupération, en partie étalé sur un morceau de plancher de trois mètres, sur lequel étaient présentées les œuvres des enfants. Entre les images d'oiseaux et d'arbres, un feu orange explosait sur des barils d'essence. Des soldats faisaient face à des mères et à des enfants aux postes de contrôle. Des maisons brûlaient. Ramzi avait aussi visité des salles de classe en France, où les enfants dessinaient des maisons, le soleil et des arbres. Les enfants sont les mêmes partout, pensait-il. Ils dessinent ce qu'ils voient.

Ramzi se mit à gratter son bouzouki en jouant une version instrumentale douce de « El Hilwadi », « The Beautiful Girl ». Il se mit à jouer des chansons folkloriques et révolutionnaires pendant trente minutes, puis il rentra chez lui, en regardant les toits rouges de Psagot, l'implantation israélienne sur la vieille colline de Jabal al-Tawil. Récemment, au plus fort de la seconde Intifada, la colonie avait commencé à commercialiser sa « Cave à vins Psagot » auprès des Juifs en Israël et ailleurs. Un site Web vantait les qualités d'un Cabernet Sauvignon « vieilli dans une grotte spéciale contenant des outils de vinification datant au moins de l'époque du Second Temple ».

Quelques jours après sa première visite, Ramzi retourna dans cette école. Cette fois, les enfants l'entourèrent, les yeux écarquillés, touchant le bouzouki. Ramzi jouait une note à la fois, puis tenait la main d'un enfant en lui plaçant le doigt sur la touche.

De cette façon, les enfants parvenaient à entendre le changement de hauteur. « Hé, c'est magique ! » cria quelqu'un. C'était le même sentiment que Ramzi avait éprouvé dans son enfance, les yeux grands ouverts, tandis que le professeur Khalidi se transformait en *Kamandjâti*, en violoniste.

Avant de partir, Ramzi contempla le rouleau de papier où, quelques jours auparavant, il avait vu des images de fusées, de chars d'assaut et de mères en détresse. À présent, il voyait des enfants qui essayaient de dessiner des instruments de musique : violon, bouzouki et oud. À ce moment-là, Ramzi eut une révélation simple, liée à son histoire avec la musique : « Je me suis dit que je serai plus utile à mon pays si je restais en vie. Vous compre-

nez ? Plutôt que de me faire tuer par un soldat alors que j'étais encore tout jeune. » Maintenant, son projet – qu'il rêvait d'appeler Al Kamandjâti (Le Violoniste) – pourrait vraiment marcher ! Auparavant, l'école n'avait existé que de façon abstraite. Aujourd'hui, pendant que les enfants d'une zone de guerre dessinaient des instruments de musique après avoir entendu Ramzi jouer pendant à peine une demi-heure, il comprenait que la musique pourrait vraiment aider à préserver les enfants de son peuple.

« L'an prochain, se dit-il, je reviendrai. Et je ferai le travail. »

❖

Notes du chapitre 11 :

Ariel Sharon avait foulé le sol le plus contesté de toute la Terre Sainte : le lendemain, le *New York Times* écrivait : « M. Sharon est entré, alors qu'un hélicoptère de police tournait bruyamment et qu'un millier de policiers armés étaient positionnés dans et autour du Mont du Temple, y compris des escadrons antiterroristes et des dizaines d'agents anti-émeutes équipés de matraques, de casques et de boucliers en plastique. Tout au long de sa déambulation, M. Sharon a été étroitement entouré par des agents des services de sécurité du Shin Bet ». Voir « Sharon Touches a Nerve, and Jerusalem Explodes » (Sharon touche un nerf et Jérusalem explose) *New York Times*, 29 septembre 2000) (http://www.nytimes.com/2000/09/29/international/29ARAFAT.html). L'article du *Times* parle de 1 000 policiers en place pour la visite de Sharon. Le gouvernement israélien, pour sa part, a déclaré que les forces de sécurité étaient au nombre de 1 500 (déclarations faites à la commission d'enquête de Sharm El-Sheikh. http://mfa.gov.il/MFA/MFA-Archive/2000/Pages/Sharm%20el-Sheikh%20Fact-Finding%20Committee%20-%20First%20Sta.aspx Le Comité de Charm el-Cheikh, présidé par l'ancien sénateur George Mitchell, a été créé pour enquêter sur les causes de la deuxième Intifada et pour faire des recommandations en vue de mettre fin aux hostilités. Son rapport final, mieux connu sous le nom de rapport Mitchell, a également révélé que « M. Sharon a effectué sa visite le 28 septembre en compagnie de plus de 1 000 policiers israéliens ». (http://2001-2009.state.gov/p/nea/rls/rpt/3060.htm).

Les musulmans du monde entier considéraient les Arabes comme les gardiens du Haram al-Charif : le contrôle de l'accès au Haram al-Charif est l'une des questions les plus contestées parmi toutes celles qui divisent Israël et les Palestiniens. En vertu du traité de paix de 1994 entre la Jordanie et Israël, la « Jordanian Waqf Authority » devait conserver un contrôle partiel sur les visiteurs du Haram al-Charif. Voir Marshall J. Berger et Ora Ahimeir, eds, *Jerusalem : a City and Its Future* (Une ville et son avenir) p.163 : http://books.google.com/books?id=Ru7dqV3aLUC&pg=PA163&lpg=PA163&dq=jordanian+waqf&source=bl&ots=kVDDr-doDeD&sig=qs7LaFy-D1cSDvQevGX_9Y9mIg&hl=en&sa=X&ei=Wf_DU5iSF8rzoATF94DoCA&ved=0CBwQ6AEwADgK#v=onepage&q=jordanian%20waqf&f=false. L'Autorité palestinienne, comme le souligne le livre, a tenté en vain d'affirmer son influence, mais Israël s'y est toujours opposé, refusant d'accorder la souveraineté palestinienne à Jérusalem-Est. Voir sur ce sujet Daoud Kuttab, « Jordanian Waqf no match for Israelis in Jerusalem » (Le Waqf jordanien ne fait pas le poids face aux Israéliens à Jérusalem), *Huffington Post*, 4 avril 2013. http://www.huffingtonpost.com/daoud-kuttab/jordans-waqf-no-match-for_b_3011544.html.

Une commission d'enquête l'avait estimé indirectement responsable des massacres de centaines de Palestiniens : La section du rapport de la Commission Kahan consacrée aux recommandations

déclarait que « le ministre de la Défense est personnellement responsable » et que « si nécessaire, le Premier Ministre devrait envisager de démettre Sharon de ses fonctions ». Voir le « Rapport de la Commission d'enquête sur les événements du camp de réfugiés de Beyrouth », Jewish Virtual Library, 8 février 1983 (http://www.jewishvirtuallibrary.org/jsource/History/kahan.html). Entre sa démission du poste de ministre de la Défense en 1983 et 2000, il a été ministre de l'Industrie et du Commerce, ministre de la Construction et du Logement, président du Comité ministériel sur l'immigration et l'intégration, membre du Comité des affaires étrangères et de la défense de la Knesset, ministre de l'Infrastructure nationale, et enfin, en 1998, il a été nommé ministre des Affaires étrangères, puis élu en septembre 1999 président du Likoud. Voir Ariel Sharon, Biographie » Jewish Virtual Library (http://www.jewishvirtuallibrary.org/jsource/biography/sharon.html). Voir aussi le *New York Times*, en date du 8 octobre 2000, http://www.nytimes.com/2000/10/08/weekinreview/the-world-arafat-always-seems-to-survive-peace-may-not.html.

« L'enfer se déchaînera et vous en supporterez les conséquences » : pour un compte rendu narratif détaillé sur l'échec du sommet de Camp David en 2000, basé sur les multiples récits de témoins oculaires, voir *La Maison au citronnier* pp. 234-39. L'échange entre Clinton et Arafat figure dans les comptes rendus de la secrétaire d'État Madeleine Albright, de l'envoyé des États-Unis au Moyen-Orient Dennis Ross (p. 296), de l'ancien ambassadeur des États-Unis en Israël Martin Indyk (p. 334-35), des journalistes Charles Enderlin (p. 239) et Clayton Swisher (p. 299), et dans une longue interview de l'ancien Premier ministre israélien Ehud Barak donnée à l'historien israélien Benny Morris et publiée dans le *New York Review of Books*.
(http://www.nybooks.com/articles/archives/2002/jun/13/camp-david-and-after-an-exchange-1-an-interview-wi/). Le commentaire sur « Let hell break loose » (Que l'enfer se déchaîne) vient de « L'étranger innocent » de Martin Indyk (p. 335) et d'autres récits y compris celui de Swisher mentionné plus haut. Voir aussi l'excellent résumé de Robert Malley et Hussein Agha « Camp David : Tragedy of Errors » (Camp David : la tragédie des erreurs), tiré du *New York Review of Books*, 9 août 2001. http://www.nybooks.com/articles/archives/2001/aug/09/camp-david-the-tragedy-of-errors/

Les combats les plus sanglants entre Israël et les Palestiniens : selon un article de Deborah Sontag, « Battle at Jerusalem Holy Site leaves 4 dead and 200 hurt » (Les combats sur les lieux saints de Jérusalem font 4 morts et 200 blessés), paru dans le *New York Times* du 30 septembre 2000 : « des policiers israéliens portant tout l'équipement anti-émeute ont aujourd'hui pris d'assaut la zone musulmane, où ils mettent rarement les pieds, pour disperser de jeunes Palestiniens qui sortaient de la prière du vendredi et allaient caillasser d'abord un poste de police à la porte de Moghrabi, puis des fidèles juifs au mur occidental. Http://www.nytimes.com/2000/09/30/world/battle-at-jerusalem-holy-sites-leaves-4dead-and-200-hurt.html Pour des conclusions approfondies sur les évènements du 29 septembre et sur la suite, consultez The impartial Sharm El-Sheikh Fact-Finding Committee (La commission d'enquête impartiale de Sharm el Cheikh), mieux connue sous le nom de Commission Mitchell, du nom de son président, l'ancien sénateur américain George Mitchell (http://2001-2009.state.gov/p/nea/rls/rpt/3060.htm). Le rapport indique que les manifestants palestiniens n'ont pas fait usage d'armes à feu le 29 septembre. Pour plus de détails, voir le rapport d'Amnesty International du 19 octobre 2000, « Israel and the Occupied Territories : excessive Use of Lethal Force » (Israël et les Territoires Occupés : un recours excessif aux armes létales) http://www.amnesty.org/en/library/asset/MDE15/041/2000/en/0081a385-dd24-11dd-8595-5f956bd70248/mde150412000en.html.

Des jours que beaucoup croyaient révolus : « Le premier jour du Nouvel An juif, normalement célébré comme une journée de réflexion et de prière, a plutôt été marqué par l'envoi de troupes israéliennes à Jérusalem, à Gaza et en Cisjordanie. » Voir « At Least 12 More Arabs Die in Confrontations with Israelis » (Au moins 12 Arabes meurent dans les affrontements avec les Israéliens), *New York Times*, 30 septembre 2000. (http://www.nytimes.com/2000/09/30/world/01CND-MIDEAST.html). Le surlendemain, le *Times* rapportait : « Des Palestiniens en deuil sont allés directement des cimetières villageois aux jonctions entre les zones sous contrôle israélien et palestinien, où ils ont

sauté d'une camionnette ornée de photos de leurs morts pour ramasser et lancer des pierres aux soldats israéliens en tenue anti-émeute. Voir « Israeli, Palestinian Troops Battle » (la bataille des troupes israéliennes et palestiniennes), *New York Times*, 2 octobre 2000. (http://www.nytimes.com/2000/10/02/continuous/02CND-MIDE.html).

Un « grand plan » de terreur : Les Israéliens croyaient qu'Arafat avait orchestré délibérément la violence après l'échec de Camp David. « Nous savons, grâce à nos services secrets, qu'Arafat avait l'intention de déclencher une confrontation violente, et le terrorisme », a affirmé Barak. « L'Intifada, poursuivit-il, était planifiée, préparée à l'avance. » Voir Jeremy Pressman, « Visions in Collision : What happened at Camp David and Taba ? » (Des lectures controversées : que s'est-il passé à Camp David et à Taba ?), *International Security*, Volume 28, Number 2, Fall 2003, pages 13-14, http://polisci.uconn.edu/people/faculty/doc/Visions_pressman.pdf. Le rapport impartial Mitchell n'a trouvé aucune preuve permettant de corroborer de telles allégations. http://2001-2009.state.gov/p/nea/rls/rpt/3060.htm

Peu de Palestiniens étaient armés : près des trois quarts (73 %) des premières manifestations, du 29 septembre au 2 décembre 2000, « ne comprenaient aucun tir de Palestiniens » (voir ci-dessous).

264 Palestiniens tombèrent dans les Territoires Occupés : Dans près de 75 % des manifestations, selon les FDI, aucun coup de feu n'a été tiré par des Palestiniens (cité par le comité de Sharm El-Sheikh le 30 avril 2001) (http://2001-2009.state.gov/p/nea/rls/rpt/3060.html). Le 2 décembre, B'Tselem, le groupe israélien de défense des droits de l'homme, a rapporté qu'au cours des 64 jours précédents, 264 Palestiniens avaient été tués lors du deuxième soulèvement, la plupart par des soldats israéliens, dont « 73 mineurs âgés de 17 ans et moins ». « Illusions of Restraint « (Illusions d'une retenue), B'Tselem, 6 décembre 2000 : http://www.btselem.org/press_releases/20001206). Au cours de la même période, 29 Israéliens ont été tués, dont 16 soldats. Pour plus d'informations et de détails, voir le rapport Mitchell : « Report of the Sharm el-Sheikh Fact-Finding Committee » (rapport de la commission d'enquête de Sharm el-Sheikh), UNISPAL, 30 avril 2001) : http://unispal.un.org/UNISPAL.NSF/0/6E61D52EAACB860285256D2800734E9A). Des milliers de Palestiniens furent blessés alors qu'Israël adoptait une politique du « tirer pour mutiler » dans laquelle les soldats visaient les jambes des manifestants. (Lamis Andoni et Sandy Tolan, avec Erin Baker, Jessie Deeter, Sara Dunn, Robin Schulman, Christopher Smith, et Gavin Tachibana, « Shoot to Maim » (tirer pour mutiler) *Village Voice*, 19 février 2001. (http://www.villagevoice.com/2001-02-20/news/shoot-to-maim/full/)

Le gouvernement faible et docile qu'il avait engendré : « l'Autorité Palestinienne » : Selon un article du *New York Times* du 8 octobre 2000, « Arafat always seems to surive. Peace may not » (Arafat semble toujours survivre. Mais pas la paix), John Kifner écrit : « L'autorité d'Arafat s'est érodée au fil des ans, a déclaré un expert occidental de la région qui a travaillé en étroite collaboration avec lui. Il y a une énorme frustration parmi les Palestiniens, il y a beaucoup de gens très en colère, beaucoup de rage. Il a négocié ces accords avec les Israéliens, et les Palestiniens n'y croient plus. » http://www.nytimes.com/2000/10/08/weekinreview/the-world-arafat-always-seems-to-survive-peace-may-not.html

« Qu'en est-il de ce processus de paix tant vanté ? » : Edward Said, « Palestinians Under Siege (les Palestiniens assiégés), *London Review of Books,* 14 décembre 2000. (http://www.lrb.co.uk/v22/n24/edward-said/palestinians-under-siege).

Père et fils s'étaient lancé un défi : Dans un entretien avec Ari Shavit de *Ha'aretz*, Edward a précisé qu'entre son fils et d'autres jeunes garçons, c'était à celui qui jetterait le plus de pierres. Voir *Mid-East Realities*, Washington, 25 août 2000 (http://h-net.msu.edu/cgi-bin/logbrowse.pl?trx=vx&list=h-radhist&month=0008&week=e&msg=nY%2B/t%2BkE9pOqjTxZIFSnsw&user=&pw=). Un peu plus tôt, dans un article du Columbia Spectator en date du 19 juillet 2000,

Said déclarait : « Il y avait beaucoup de gens (à la frontière)… ravis de l'absence de troupes israéliennes… Pendant un moment, je me suis joint à eux : l'esprit du lieu gagnait tout le monde, et avec la même impulsion, et de manière symbolique, nous avons fait un geste de joie pour marquer la fin de l'occupation. » Selon l'article, l'université de Columbia a refusé de commenter les actions de Said, considérant qu'elle n'avait pas à porter de jugement sur les activités extérieures des enseignants. Voir Sunnie Kim, « Edward Said Accused of Stoning in Southern Lebanon » (Edward Said accusé d'avoir jeté des pierres dans le Sud Liban), *Columbia Spectator*, 19 juillet 2000 http://www.columbiaspectator.com/2000/07/19/edward-said-accused-stoning-sousth-lebanon. Deux mois après l'événement, dans une lettre ouverte adressée à la communauté de Columbia, les administrateurs et le doyen Jonathan Cole ont écrit : « A ma connaissance, la pierre ne visait personne en particulier ; aucune loi n'a été enfreinte ; aucune accusation n'a été portée ; aucune action pénale ou civile n'a été engagée contre le professeur Said. » Voir Karen Arense, « Columbia Debates a Professor's 'Gestu' » (Columbia débat du « geste » d'un professeur), *New York Times,* 20 octobre, http://www.nytimes.com/2000/10/19/nyregion/columbia-debates-a-professor-s gesture.html? n=Top%2fReference%2fTimes%20Topics%2fPeople%2fS%2fSaid%2c%20Edward%20W).

« Geste symbole de la joie »: « Palestinian writer defends stoning » (Un écrivain palestinien soutient les jets de pierre) *AP*, 13 juillet 2000.

Plus de trente Israéliens blessés : les estimations du nombre de blessés varient selon les rapports. Le 12 juin 2005, le *Jerusalem Post* fait état de 34 blessés http://www.jpost.com/LandedPages/PrintArticle.aspx?id=6663 ; *The Jewish Telegraphic Agency* a également parlé d'environ 30 personnes. Ceci dit, le Ministère israélien des Affaires étrangères faisait état de 60 blessés, et d'une personne décédée, sans doute un des terroristes impliqués dans l'attaque suicide, c'est ce que l'on peut lire sur leur site. Voir « Suicide and Other Bombing Attacks in Israel Since the Déclaration of Principles (Sept 1993) » (Les attentats suicides et autres attentats à la bombe en Israël depuis la Déclaration de principes) http://www.mfa.gov.il/mfa/foreignpolicy/terrorism/palestinian/pages/suicide%20and%20other%20bombing%20attacks%20in%20israel%20since.aspx].

Quatre attaques similaires au cours des deux années précédentes : Selon la Bibliothèque virtuelle juive, le 2 novembre 2000, deux Israéliens ont été tués dans l'explosion d'une voiture piégée à Jérusalem ; le 20 novembre 2000, deux Israéliens ont été tués dans l'explosion d'une bombe artisanale ; le 22 novembre 2000, deux Israéliens ont été tués dans une bombe artisanale à Hadera ; et le 28 décembre, deux Israéliens, un capitaine des FDI et un agent de police, ont été tués alors qu'ils désamorçaient une bombe. « Major Palestinian Terror Attacks Since Oslo » (les principales attaques terroristes palestiniennes depuis Oslo), timeline, *Jewish Virtual Library,* http://www.jewishvirtuallibrary.org/jsource/Terrorism/TerrorAttacks.html].

« L'arme du faible »: voir par exemple, Mary Kaldor, « Armageddon myhs » (les Mythes d'Armageddon) dans *New Statesman*, du 26 mai ; ou Graham Fuller, *A World Without Islam* (un monde sans Islam) ; ou Yoram Schweitzer's « The rise and Fall of Suicide Bombings in the Second Intifada » (L'augmentation et la diminution du nombre des attentats suicides à la bombe lors de la seconde Intifada).

Trois douzaines d'autres attaques de ce type : Voir « Major Palestinian Terror Attacks Since Oslo » (les principales attaques terroristes palestiniennes depuis Oslo) timeline, *Jewish Virtual Library,* http://www.jewishvirtuallibrary.org/jsource/Terrorism/TerrorAttacks.html, ainsi que : « Suicide and Other Bombing Attacks in Israel Since the Déclaration of Principles (Sept 1993) » (Les attentats suicides et autres attentats à la bombe en Israël depuis la Déclaration de principes) Israeli Ministry of Foreign Affairs (http://www.mfa.gov.il/mfa/foreignpolicy/terrorism/palestinian/pages/suicide%20and%20other%20bombing%20attacks%20in%20israel%20since.aspx).

La suspension des pourparlers de paix de dernière minute : « Les négociations à Taba ont été interrompues par M. Barak après que deux Israéliens ont été tués en Cisjordanie », écrit Deborah Sontag du *New York Times* dans son essai, « Quest for Mideast Peace : How and Why it Failed » (La quête de la paix au Moyen-Orient : pourquoi et comment elle a échoué), 26 juillet 2001 http://www.nytimes.com/2001/07/26/world/and-yet-so-far-a-special-report-quest-for-mideast-peace-how-and-why-it-failed.html?pagewanted=all&src=pm. Voir aussi « Progress in Taba Peace Talks Cut Short by West Bank Murders » (Les pourparlers de paix de Taba interrompus par des meurtres en Cisjordanie), *JTA*, 24 janvier 2001 http://www.jta.org/2001/01/24/archive/progress-in-taba-peace-talks-cut-short-by-west-bank-murders#ixzz2q6YC5AsY.

Il se mit alors à intensifier les incursions en territoire palestinien : « La principale tâche qui l'attendait était de faire face à la vague de terreur palestinienne qui a envahi les villes israéliennes », écrit Ha'aretz. « Sharon a adopté une ligne dure dans la lutte militaire contre les Palestiniens, autorisant une politique d'assassinats ciblés. » Voir Jonathan Lis, « Ariel Sharon, former Israeli prime minister, dies at 85 » (Ariel Sharon, ancien Premier ministre israélien, décède à 85 ans), *Ha'aretz*, 11 janvier 2014 (http://web.archive.org/web/20140111174341/http://www.haaretz.com/news/national/1.546747).

De chars d'assaut et de temps en temps des hélicoptères de combat Apache de fabrication américaine : Il y a de multiples récits de chars et d'hélicoptères pendant la seconde Intifada dont ceux de Ramzi, et les rapports de son frère Rami au téléphone. Pour de plus amples renseignements, voir par exemple Joel Brinkley, « As Tanks Leave City, Ramallah is Defint » (Alors que les tanks quittent la ville, Ramallah est dans la provocation), 16 mars 2002. Pour l'utilisation d'hélicoptères Apache voir par exemple Plaw Avery, *Targeting Terrorists : A License to Kill* ? (Cibler les terroristes : un permis de tuer ?), pp. 68-69.

Pour intimider la population locale : La définition de « démonstration de présence » est tirée d'*Our Harsh Justice*, Metropolitan Books, 2012, p. 3, recueil de témoignages de soldats israéliens ayant servi dans l'armée d'occupation pendant la deuxième Intifada, publié par Breaking the Silence (Briser le silence) : « Une organisation d'anciens combattants qui ont servi dans l'armée israélienne depuis le début de la deuxième Intifada et ont pris sur eux la décision de faire connaître au public israélien la réalité quotidienne des Territoires Occupés. » L'ouvrage affirme qu'une partie importante des actions offensives des FDI n'a pas pour but d'empêcher un quelconque acte de terrorisme, mais plutôt de punir, de dissuader ou de renforcer le contrôle sur la population palestinienne. La « prévention du terrorisme » est le sceau d'approbation de toute action offensive des FDI dans les territoires, masquant la distinction entre l'usage de la force contre les terroristes et l'usage de la force contre les civils. « Les chefs d'opération sur le terrain considéraient les patrouilles comme des 'activités de harcèlement' ou des 'perturbations de la normalité'... ils ne dépendent pas du renseignement concernant une activité terroriste particulière. » Les missions de « démonstration de présence » prouvent que les FDI voient en chaque Palestinien – qu'il participe ou non aux actions de l'opposition – une cible à intimider, harceler ou effrayer. Des comptes rendus individuels font état de nombreux raids nocturnes sans but précis apparent. Le rapport de Breaking the Silence sur les enfants et les jeunes comprend notamment ce témoignage (p. 28) d'un soldat en poste à Hébron en 2006-2007 :

> « C'est toute une école là-bas. On y provoquait souvent des émeutes. On était en patrouille, on marchait dans le village, on s'ennuyait, alors on salopait les boutiques, on provoquait, on réduisait quelqu'un en bouillie, vous savez ce que c'est. Chercher à tout foutre en l'air. On voulait une émeute ? On montait aux fenêtres d'une mosquée, on cassait les vitres, on lançait une grenade paralysante, ça faisait un gros boum, puis on avait une émeute.
> - Et les habitants étaient en train de prier à la mosquée ?
> - Oui, c'est possible, ça dépendait... C'est mieux, au milieu des prières. C'est ce qui les fait le plus enrager. Vous comprenez ce que je veux dire. Les soldats s'ennuient. Ils veulent de

l'action. Certains sont déjà dehors à attendre les Palestiniens, pour leur tirer des balles de caoutchouc dès qu'ils sortiront.
Une fois nous sommes arrivés sur place – ce n'était pas prévu – un de nos gars s'est approché de la fenêtre de la mosquée, l'a brisée, et soudain une émeute a éclaté. Alors on est venus, on a tiré des balles en caoutchouc, et ils sont tous retournés à l'intérieur en courant. À ce moment-là, un soldat est monté et a balancé une bombe lacrymo à l'intérieur.
- Dans la mosquée ?
- Bien sûr. Pouvez-vous imaginer l'émeute ce jour-là ? Je vais vous avouer un truc : je n'avais jamais rien vu de pareil.... Ils nous en voulaient vraiment quand on jetait des grenades assourdissantes pendant leurs prières. »

Pour en savoir plus : https://www.breakingthesilence.org.il/wp-content/uploads/2012/08/Children_and_Youth_Soldiers_Testimonies_2005_2011_Eng.pdf

À l'automne 2000, Ramzi et Ramadan étaient entrés en troisième année au Conservatoire : Les récits de l'évolution du groupe Dalouna et de la vie au Conservatoire sont basés sur des entretiens avec Ramzi, Ramadan, Jessie, François Hetsch, Richard Lowry ainsi que de nombreux autres professeurs, étudiants et collègues musiciens. Il y a eu aussi des membres du Conservatoire national de musique en Palestine, dont Suhail Khouri et Rima Tarazi.

« Un ennemi cruel et sanguinaire » : voir par exemple l'article de Ross Dunn dans *the Age* (Australia), « No talks, just pain, vows Sharon » (pas de discussion, juste de la souffrance, a promis Sharon), 6 mars 2002 (http://www.theage.com.au/articles/2002/03/05/1014705049494.html).

« Patriarche de la terreur » : ibid

La guerre totale contre le terrorisme, suite aux attaques du 11 septembre : Sharon a adopté la rhétorique de la « guerre contre le terrorisme », mise en œuvre après le 11 septembre, afin de justifier ses actions contre les Palestiniens. Voir par exemple « Sharon vows to continue war on terror » (Sharon promet de continuer la guerre et la terreur), *The Guardian*, lundi 22 mars 2004 (http://www.theguardian.com/world/2004/mar/22/israel3).

« Nous devons leur causer des pertes, faire des victimes dans leurs rangs, pour qu'ils payent le prix fort » : voir par exemple « Streets Red With Blood » (Des rues rouges de sang) *Time Magazine*, 18 mars 2002, http://www.time.com/time/magazine/article/0,9171,1002012,00.html et « Israel and the Occupied Territories : the Heavy Price of Israeli Incursions » (Israël et les Territoires Occupés, le prix élevé des incursions israéliennes), Amnesty International http://www.amnesty.org/en/library/asset/MDE15/042/2002/en/cd1f0393-d85e-11dd-9df8-936c90684588/mde150422002en.html.

« Vous déclarez la guerre » : voir le *Philadephia Inquirer* : « Alors qu'Israël se prépare à la guerre, les États-Unis s'inquiètent : Sharon doit sérieusement réexaminer sa politique, a déclaré Powell à propos de l'appel du dirigeant à faire des 'victimes et des pertes' chez les Palestiniens », *Philly.com*, 7 mars 2002, http://articles.philly.com/2002-03-07/news/25340559_1_palestinian-leader-yasir-arafat-saeb-erekat-palestinian-targets.

Trente personnes sont mortes, la plupart au milieu d'un repas de la Pâque juive : Le 27 mars 2002, trente personnes ont été tuées et 140 blessées – dont 20 grièvement – lors d'un attentat-suicide à la bombe à l'hôtel Park de Netanya lors d'un banquet donné à l'occasion de la Pâque juive avec 250 invités. Le Hamas en a revendiqué la responsabilité. « Passover Suicide Bombing at Park Hotel in Netanya-27-March-2002, Israel Ministry of Foreign Affairs (Attentat suicide à la bombe perpétré au Park Hotel de Netanya le 27 mars 2002, Ministère israélien des Affaires Étrangères) (http://mfa.gov.il/MFA/MFA-Archive/2002/Pages/Passover%20suicide%20bombing%20at%20Park%20Hotel%20in%20Netanya.aspx). Dans une déclaration faisant suite à l'attaque, le Premier ministre

Ariel Sharon a déclaré : « Israël agira de manière à écraser l'infrastructure terroriste palestinienne, dans toutes ses parties et composantes, et mènera une action globale pour atteindre cet objectif. Arafat, qui a établi une coalition de terreur contre Israël, est un ennemi et à ce stade, il sera isolé. » Voir « Statement by PM Sharon and DM Ben-Eliezer at press conference » (Déclaration du Premier ministre Sharon et du SM Ben-Eliezer à la conférence de presse), Ministère des Affaires Étrangères d'Israël, 29 mars 2002 (http://mfa.gov.il/MFA/PressRoom/2002/Pages/Statements%20by%20PM%20Sharon%20and%20DM%20Ben-Eliezer%20at%20pres.aspx).
Deux jours après l'attentat de la Pâque juive, les FDI ont rappelé trente mille soldats réservistes : Le chiffre de 30 000 a été attesté par de nombreuses sources, dont Matt Rees, « The Battle of Jenin » (La bataille de Jenin), *Time Magazine* : (http://content.time.com/time/2002/jenin/story.htmlhttp://content.time.com/time/2002/jenin/story.html) « Cet événement est celui qui a eu le plus d'ampleur depuis la guerre du Liban de 1982. Il a mis l'armée de terre et l'armée de l'air en état d'alerte », selon la Bibliothèque virtuelle juive, qui ajoute : « Le 29 mars, l'infanterie et les blindés des FDI, appuyés par des hélicoptères des forces aériennes, se sont rendus dans plusieurs grandes villes palestiniennes de Cisjordanie, dont Bethléem, Naplouse, Ramallah, Tulkarem, Qalqilya et Tubas, pour lancer l'opération 'Bouclier de défense'... Les FDI ont décidé d'envoyer des soldats d'infanterie et des chars d'assaut pour mener des combats maison par maison, afin de minimiser les pertes civiles et les dommages collatéraux. » Voir « Operation Defensive Shield » (Opération Bouclier de Défense), Jewish Virtual Library (http://www.jewishvirtuallibrary.org/jsource/History/defensiveshield.html). Selon un rapport de B'Tselem de 2002 : « Dans certains cas, les couvre-feux ont duré des semaines et des mois, ne comprenant que de brèves pauses pour permettre aux habitants de faire le plein de produits de base. Selon le rapport, les FDI ont régulièrement utilisé des balles réelles pour durcir le couvre-feu, qui a fait plus de vingt morts palestiniens, dont douze mineurs, et des dizaines de blessés... Les Palestiniens qui avaient quitté leurs maisons pour s'approvisionner se retrouvaient souvent sous le feu car ils ignoraient que le couvre-feu avait été réinstauré. » Voir B'Tselem « Rapport d'activité 2002 » (http://www.btselem.org/download/2002_activity_report_eng.pdf). Le rapport cite également l'utilisation par les FDI de civils comme boucliers humains. Des soldats forçaient des civils palestiniens à marcher devant eux pour se protéger des tirs, ou à entrer dans les maisons pour vérifier si elles étaient piégées ou encore à retirer des objets suspects traînant sur la route.

En cinq semaines, sept mille Palestiniens furent arrêtés, dont beaucoup en vertu de l'ordonnance militaire 1500 : Un rapport de 2002 émanant du Secrétaire Général des Nations Unies déclarait : « le 6 mai, 7 000 Palestiniens auraient été arrêtés dans le cadre de l'opération Bouclier de défense, dont beaucoup furent détenus pendant de longues périodes sans contact avec l'extérieur, ou presque. Dans de nombreux cas, les FDI ont utilisé des haut-parleurs pour convoquer des hommes âgés de 15 à 45 ans. Selon les rapports sur les droits de l'Homme, au cours de leur premier jour de détention, un grand nombre de prisonniers avaient les yeux bandés. Ils étaient menottés, n'étaient pas autorisés à utiliser les toilettes et privés de nourriture ou de couvertures. » Selon B'Tselem, plus de 5000 Palestiniens furent mis en détention avant le 12 mai (http://www.btselem.org/statistics/detainees_and_prisoners).

Rendant impossible l'évaluation précise des pertes : selon un rapport de B'Tselem de 2002, « L'Intifada al-Aqsa, qui a commencé en septembre 2000, a entraîné une grave détérioration des droits de l'Homme dans les Territoires Occupés [...] Israël a mené des attaques terrestres et aériennes généralisées dans les centres urbains palestiniens, limitant presque tous les déplacements en Cisjordanie, interdisant l'accès aux traitements médicaux et à l'aide humanitaire. Israël a également détenu des milliers de civils palestiniens – dans plusieurs cas de manière arbitraire... Le manque d'informations crédibles a été exacerbé par les restrictions imposées par Israël à l'accès aux zones d'opérations militaires [...] Pendant l'opération, tout accès des journalistes et des défenseurs des droits de l'homme aux zones où se déroulaient des opérations militaires a été interdit, tandis que la presse israélienne s'abstenait de couvrir la réalité palestinienne d'une quelconque manière que ce soit. En conséquence, pratiquement aucune information n'était disponible sur les violations généralisées des droits de l'Homme et sur l'impact de l'action des FDI sur la population civile

palestinienne », B'Tselem « Rapport d'activité 2002 » http://www.btselem.org/download/2002_activity_report_eng.pdf pp. 1, 5.

Près de 500 Palestiniens furent tués : Selon un rapport des Nations Unies, 497 Palestiniens ont été tués au cours de la réoccupation de la zone À part les FDI du 1er mars au 7 mai 2002 et immédiatement après. Pendant la même période, environ 1 447 Palestiniens ont été blessés. Au cours de la même période, « plus de 2 800 logements de réfugiés ont été endommagés et 878 maisons ont été démolies ou détruites [...] laissant plus de 17 000 personnes sans abri ou ayant besoin de grosses réparations dans leur logement ». ONU, Rapport du Secrétaire général établi en application de la résolution ES-10/10 de l'Assemblée générale (Rapport sur Jénine), juillet 2002 (http://unispal.un.org/UNISPAL.NSF/0/FD7BDE7666E04F5C85256C08004E63ED).

« Viser et empêcher de nuire quiconque prendrait les armes » : « PM Sharon : Anti-terror efforts will continue until completon » (Le Premier Ministre Sharon : Les efforts anti-terroristes se poursuivront jusqu'au bout), 8 avril 2002, *Israel National News* http://www.israelnationalnews.com/News/News.aspx/21423, et « Déclaration Politique d'Ariel Sharon à la Knesset (8 avril 2002), *Le Monde Diplomatique,* 9 avril 2002, http://www.monde-diplomatique.fr/cahier/proche-orient/declsharon20020408.

Détruire toute émergence d'une société palestinienne libre : il n'y a aucun moyen d'évaluer l'ampleur des dégâts causés dans les villes et les villages... alors qu'ils sont toujours assiégés, avec des patrouilles et des tireurs d'élite dans les rues », écrivait Serge Schmemann dans le *New York Times*. « Mais on peut dire sans risque de se tromper que les infrastructures de la vie quotidienne et de tout futur État palestinien – routes, écoles, pylônes électriques, conduites d'eau, lignes téléphoniques – ont été dévastées », *The New York Times*, 11 avril 2002 http://www.nytimes.com/2002/04/11/world/mideast-turmoil-rubble-attacks-turn-palestinian-plans-into-bent-metal-piles-dust.html La Banque mondiale estimerait les coûts de reconstruction à 361 millions de dollars, dont une grande partie pour les structures que les donateurs occidentaux ont déjà payées une fois. Voir « Nations Unies, Rapport du Secrétaire général établi en application de la résolution ES-10/10 de l'Assemblée générale (Rapport sur Jénine), juillet 2002. » (http://unispal.un.org/UNISPAL.NSF/0/FD7BDE7666E04F5C85256C08004E63ED).

Les éliminer en tant que peuple doté d'institutions nationales : Edward Said, *From Oslo to Iraq and the Road Map,* (D'Oslo à l'Irak et la feuille de route) p 174.

Une résistance acharnée et inattendue : voir Suzanne Goldenberg, « Toll of the bloody battle of Jenin » (Bilan de la bataille sanglante de Jenine) *The Guardian*, 9 avril 2002 (http://www.guardian.co.uk/world/2002/apr/10/israel).

« Ce groupe d'auteurs d'attentats-suicides a refusé de se rendre » : ibid.

On estime à cinquante-deux le nombre de Palestiniens tués lors de la bataille de Jenine : ibid
Voir également Matt Res, « Untangling Jenin's Tale » (Démêler ce qu'on raconte sur Jenin), Time, 13 mai 2002 (http://content.time.com/time/magazine/article/0,9171,1002406,00.html), « Israel and the Occupied Territories : Shielded from Scrutinty, IDF violation in Jenin and Nablus » (Israël et territoires : hors de tous contrôles, violation des droits par les FDI à Jénine et à Naplouse) Amnesty International, 4 November 2002 (http://www.amnesty.org/en/library/info/MDE15/143/2002), et « Civilian Casualties and Unlawful Killings in Jenin » (Victimes civiles et homicides illégaux à Jénine), Human Rights Watch, mai 2002, Vol. 14, No. 3 (E), http://www.hrw.org/reports/2002/israel3/israel0502-05.htm#P234_38516.

Les Nations Unies ont renoncé à l'enquête : voir William Orme and Mary Curtius, « Annan Urges U.N. to Drop Jenin Probe » (Annan exhorte les Nations Unies à laisser tomber l'enquête sur Jenine), *Los Angeles Times*, 1er mai 2002 (http://articles.latimes.com/2002/may/01/world/fg-un1) ; « Jenin

mission delayed until Sunday » (la mission de Jenin retardée jusqu'à dimanche) *BBC News*, 27 avril 2002 (http://news.bbc.co.uk/2/hi/middle_east/1952508.stm), « UN condemns Israel over Jenin » (les Nations Unies condamnent Israël à propos de Jénine, *BBC News*, 8 mai 2002 (http://news.bbc.co.uk/2/hi/middle_east/1974389.stm; et « Ben-Eliezer, Peres to Annan : Israel unhappy with Jenin delegation (Ben-Eliezer et Peres à Annan : Israël est mécontent de la délégation de Jénine) *Ha'aretz*, 22 avril 2002 (http://www.haaretz.com/news/ben-eliezer-peres-to-annan-israel-unhappy-with-jenin-delegation-1.47169).

Qui avait fait plusieurs centaines de morts : sur le contexte historique, consulter : Mideast Web's second Intifada 'timeline (Moyen Orient, chronologie web de la deuxième Intifada), http://www.mideastweb.org/Middle-East-Encyclopedia/second_intifada.htm. Selon une enquête des Nations Unies, 497 Palestiniens auraient perdu la vie ; d'autres sources affirment que le nombre de morts est environ la moitié de ce chiffre. Centre des médias et des communications de Jérusalem, chronologie de la deuxième Intifada. Mise à jour du 25 mars 2010, Htp ://www.jmcc.org/fastfactspag.aspx?name=88

Un nouvel attentat suicide : voir Centre des médias et des communications de Jerusalem, chronologie de la 2nde Intifada. « May 7, 2002: suicide bombing in Rishon Letzion kills 16 people. Hamas claims responsibility. » (7 mai 2002 : Un attentat-suicide à Rishon Letzion a tué 16 personnes. Le Hamas en revendique la responsabilité.) http://www.jmcc.org/fastfactspag.aspx?tname=88.

Une vaste barrière, qu'ils appellent barrière de sécurité : Pour plus d'informations, voir : Mideast Web, chronologie de la deuxième Intifada, http://www.mideastweb.org/Middle-East-Encyclopedia/second_intifada.htm

Centre de Réadaptation : Voici l'adresse du site de l'école (http://www.cbm.org/programmes/Star-Mountain-Rehabilitation-Centre-303406.php).

« Cave à vins de Psagot » : D'après J Wines, « le premier magasin de vin casher » : « S'il est vrai que les premières bouteilles de vin de Psagot ont été introduites en 2002, la cave utilise des installations qui datent de l'Antiquité. Le vin de Psagot est vieilli dans une grotte spéciale contenant des outils de vinification qui datent au moins de l'époque du Second Temple. La combinaison d'une tradition ancestrale et d'une technologie sophistiquée ajoute à l'attrait et au mysticisme de cette boutique de viticulteur. Les vignobles locaux produisent un raisin au goût minéral distinctif qui surprend et ravit le palais. Toutes les étiquettes de vin de Psagot portent l'image de l'ancienne grotte utilisée aujourd'hui comme salle de vieillissement, rappel de la longue tradition et du travail acharné qui portent cette bouteille divine jusqu'à votre table. » http://jwines.com/wines/psagot-wine.html